

ROXANE JOUANNIN

PARMI
LES VIVANTS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

ALEJANDRO ASENSIO, CLEMENT AUBERT, ALEXANDRE AUBIN, MORGAN AUTEXIER, FRED BAGOË FAUGUET, BRIGITTE BERTIN, FABIENNE BERTIN, MATHIEU BLETON, BASTIEN BLUM, ANTONIN BOITIER, BRIGITTE BURET DURISCH, CLEMENT CALVET, NATACHA-KATY CASTELBOU, CORINNE CHRETIEN, LAURENT DAILLAND, EVE DANIEL, CHRISTIAN DAVIN, MYRIAM DEBOUE, LOUISE DELECAUT, YOLANDE DIVARET, BERNADETTE DOMINGOS, DAPHNEE DUCHATEL, CRISTELE FERMIER, GISELE FOUGERE, CATHERINE FOUGÈRE, JANY FOUGERE KUNZLI, EVE HUET, THEO JACOTTIN, ERVIN JOUANNIN, PATRICE JOUANNIN, SYLVIE KALANQUIN, ANNA KAMINKA, MARIE LE GUEN, MAUD LEMAISTRE, ANNE LEPAN, LAETITIA MAILLOT, ANDREA MARQUES, ANNE MARTEL, FABIENNE MARTIN, JEAN -CHARLES MARTIN, CHRISTIANE MASSET, JÉRÉMY MCCARTHY, JUST MEISSONNIER, EMERIC MEMAIN, PERRINE MONIOT, PHILIPPE PARRIEL, EMMA PATE, VINCENT PATÉ, CATHERINE PEDELABORDE, CHLOÉ PEDELABORDE, FLORENT PERRIN, STÉPHANIE PICARD, LAURA PINTO, GILLES PLANAT, AMANDINE REINS, KELLY RODRIGUES, MARTIN SAVIER, MARIE SIRUGUE, ANTHONY TEIXEIRA, PECORARO VALDI, FRANÇOISE VAUTIER, NORLAHÏNE ZAQUI

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 9791042520083

Dépôt légal : novembre 2025

« La vie est ailleurs. »
Arthur Rimbaud

Préambule

Une silhouette se détache dans le cadran de la fenêtre d'un immeuble. Ladite fenêtre à quelques étages de haut, donne directement sur la rue. Des pieds s'osent dans le vide. Quelques secondes suffisent et un corps mante religieuse s'extirpe de la petite ouverture. Un passant s'arrête interloqué, puis un second, puis une troisième. La montée en puissance des voix affolées de la rue ne déconcentre pas l'homme bâton, sur le point de réaliser son plus beau spectacle. Un saut du cinquième étage, la prestation de sa vie.

Il regarde le sol, maintenant assis sur le rebord de sa fenêtre, les pieds ballants au-dessus des têtes. Il ne semble même pas remarquer les gestes des passants, lui faisant signe de rentrer, de retourner à son quotidien, de se terrer dedans, d'attendre sa fin. Il le sait, il n'aura pas le courage d'attendre encore des années dans ce personnage qui ne lui convient pas, pour jouer ce jeu qui ne l'amuse pas. Il le sait, dans peu de temps, les curieux qui se croient responsables de sa vie auront appelé les pompiers. D'autres inconnus viendront alors le convaincre que tout va s'arranger. Il ne les croira pas. Il ne peut plus croire personne.

Il y a déjà beaucoup réfléchi et sa décision est prise. Il se sent enfermé dans un moule, un moule construit de toutes pièces, basé sur des attentes et des espoirs. Son moule n'a jamais été à sa taille, il n'a jamais suivi ses courbes, il n'a jamais été à son aise dedans. Ses bras trop longs ne rentrent pas, sa tête trop petite se heurte aux parois au moindre mouvement. Il a essayé de rentrer dedans, les orteils recroquevillés, le torse gonflé. Le reste du monde aussi a tenté de le guider pour rentrer dans cet étiau. On lui a appris les bonnes manières, comment se tenir avec les gens, qui aimer, quoi aimer.

On lui a appris à se construire, pour les autres, pour que personne ne le juge, que personne ne le rejette. Il a essayé de toutes ses forces tout ce qu'il a pu pour s'intégrer. Il a appris à ne pas dire de grossièreté, à être pudique, à ne pas faire de vague ni de fautes d'orthographe et tant d'autres choses. Seulement personne ne lui a appris à être heureux.

Aujourd'hui, il se résigne à ne pas l'être, et à ne pas savoir écrire sans faire de fautes. C'est simple, il n'est pas fait pour ce monde. Il se sent comme un oiseau incapable de décoller, bloqué au sol, attaché par des fils de fer lui lacérant les ailes à chaque essai. Il est fatigué d'essayer, il a mal du prix de sa chair. Il a donc appris à vivre comme un être terrestre.

Être comme tout le monde, voilà ce qu'il aurait aimé. Plus d'ailes, quatre pattes, être à l'aise à terre. Ça lui aurait épargné toutes ces années de jugement, de reproches. Il pourra faire tous les efforts du monde, il ne pourra pas satisfaire, il le sait aujourd'hui. On ne demande pas à un éléphant de voler ni à un poisson de marcher.

Aujourd'hui il n'en peut plus. Il aurait peut-être dû s'accrocher encore un peu. Tant d'années à se fondre petit à petit dans la masse, il aurait peut-être pu s'y noyer. Il aurait pu s'habituer à son travail, dix ans ce n'est rien sur une carrière, ont-ils dit. Il aurait pu trouver dans la banalité un réconfort de sûreté. Construire, c'est ça la vie, ont-ils dit. Il aurait pu trouver quelqu'un avec qui aimer la routine et se l'approprier. Tout est une aventure, ont-ils dit.

En repensant à tout ce pour quoi il se tient au bord de cette fenêtre, il se dit que c'est la seule chose censée à faire. Il n'a pas plus d'envie, pas plus d'espoirs que quand il avait quinze ans. La sagesse vient avec l'âge, mais quand arrive la joie ? Il se voit vieillir, rides, fatigue, « Monsieur » et gueule de bois sans en tirer quoi que ce soit. Rien ne va comme il l'aurait espéré, même dans ses rêves les plus humbles. Après avoir accusé le monde entier pendant des années, après avoir cherché l'erreur là où il ne l'a jamais trouvée, feignant de ne pas pouvoir faire plus, il en a conclu qu'il n'était tout simplement pas compatible avec le monde. Ce n'est pas grave

après tout, les erreurs, ça arrive. Et c'est tombé sur lui, pas de chance.

Pas de chance non plus pour les passants curieux témoins d'un suicide, d'un corps inerte, d'intestins frais. Quelle idée ! Attendre la mort, les yeux vers le ciel, regarder une âme s'écraser. Pensant de leurs voix muettes à mes oreilles que les choses auraient pu se passer autrement. J'hésite en les observant, entre héroïsme et vilénie. Toi avec la barbe, tu aimes le sang, morbide. Toi, la petite dame aux yeux de fer, tu revois ton frère, héroïsme. Toi la mère de trois, meurtrière de l'insouciance de tes petits, morbide !

Si j'étais un violeur, un tueur d'enfants, incapable de se réconcilier avec sa conscience ! Vous feriez quoi là ! Vous me conduiriez tous à l'échafaud, en me traînant derrière un cheval au galop. Vous me tortureriez. Je supporte très mal la douleur, je me chierais dessus, je sangloterais à froides larmes et je succomberais trop tôt, avant d'avoir payé mes péchés.

Laissez-moi mourir, gens heureux, laissez-moi trouver une solution. Ce matin, je me suis réveillé et c'en était trop. J'ai senti, comme tous les matins, le mal que mon corps avait à être sur terre. J'ai ressenti la petite migraine qui me suit tous les jours depuis des mois maintenant, persistante. J'ai senti la boule dans mon ventre qui se resserre à la simple idée de poser les pieds dans le cachot qui me sert de bureau. Je n'ai pas ressenti mon cœur s'activer, même un petit peu, à n'importe quelle idée qui aurait pu me donner envie de survivre. Mes yeux ne voulaient pas s'ouvrir, après les quatre heures de cauchemars à peine évaporées. C'est une guerre tous les soirs, un supplice tous les matins.

Je me refuse à prendre des cachets, de peur de ne plus pouvoir m'en passer. Je hais ma vie, mais l'idée de la traverser dans un brouillard infini me terrifie, donc je dors peu, voir pas. Les soirs où je gagne, où le sommeil m'emporte avant que le soleil d'été ne nous montre ses premiers rayons, je le sais, la victoire contre le temps me fait perdre celle contre mes démons. Je sais que je vais me réveiller pendant la nuit

et me battre contre l'obscurité qui me cloue au lit et me chatouille le crâne à la recherche des pires scénarios.

Cette nuit était l'une d'elles, et j'ai cru éternelles les heures d'attente les yeux ouverts dans le noir. C'est là, impuissant face à moi-même et à toute la noirceur de mes pensées, que j'ai senti qu'il fallait que tout ça s'arrête. Mon être entier me crie que ce n'est plus la peine. J'ai beau essayer, rien ne s'arrangera. Quand mon corps a trouvé l'énergie de sortir de ce linceul de cauchemars, je n'ai pas pris le temps de boire mon verre d'eau, je n'ai pas pris le temps de m'habiller, je n'ai pas pris le temps de réfléchir et je suis monté sur le rebord de ma fenêtre.

Quelle jouissance d'avoir enfin la liberté de faire un choix. Pour la première fois depuis longtemps je me sens puissant. La simple puissance de pouvoir être à cette place. Je ne sais pas où est ma place. Je ne sais pas si j'en ai une quelque part, la seule chose dont je suis sûr, c'est d'avoir choisi celle-là.

J'ai toujours eu envie de me suicider. C'est bizarre comme envie, surtout que ça a été la seule à traverser les âges avec moi. Ça m'a toujours paru être une solution à tout. J'ai cherché les sources de mes angoisses, j'ai cherché des solutions à mon désespoir. Ai-je cherché assez loin ? Un manque de courage certain. Les gens ont eu l'air de bien s'intégrer, pourquoi pas moi ? Je pourrais me sentir spécial, mais non, me sentir incompris, différent, mais on me l'a beaucoup répété durant mon enfance, personne n'est unique. Moi non plus. Si je n'ai rien de spécial, j'en déduis que je ne peux être qu'un cas perdu, une erreur dans la matrice, une aberration de la société, un test de l'univers, un égarement de Dieu. Que fait-on d'un problème ; on le résout. La solution apparaît aujourd'hui plus clairement que jamais, la mort est ma voie.

Il y a aussi ce qui m'a toujours bloqué : les autres. Je ne m'imaginais pas capable de faire porter le poids de la culpabilité à mes proches. Ceux qui s'en voudraient de ne pas avoir été capables de m'aider, de me donner goût à la vie. Ces gens qui se devaient d'être là pour moi, par principe, sans comprendre qu'ils ne sont pas ce dont j'ai besoin. J'aurais pu écrire cent ou deux cents lettres leur expliquant : « vous

n'êtes pas coupable, je ne suis pas fait pour ce monde, j'ai une malformation ». Ils porteraient malgré eux un fardeau que je ne voulais pas leur imposer.

Puis quel geste de lâche, fuir plutôt qu'affronter, ce n'est pas comme ça que l'on m'a élevé merde ! J'ai tant essayé de vivre comme on m'a élevé. J'ai vraiment tout essayé, dans mes capacités limitées. Aujourd'hui je capitule et je regarde vers le sol depuis le cinquième étage. Est-ce que ça va vraiment me tuer de sauter d'ici ?

Les passants affluent. Il faut que je fasse ça vite, avant les pompiers. Il faut que je saute la tête la première, pour être sûr. Il ne faut pas que je me rate, je ne dois pas finir en légume, coincé seul avec mes démons pour l'éternité. Il ne faut pas que je me rate. Je leur fais des signes pour qu'ils se poussent, je vais en toucher un s'ils continuent leur sauvetage à la con. Il ne faut pas que je me rate. Ils se poussent, ils ont raison, leurs vies valent plus que la mienne, c'est pour ça qu'ils sont en bas et moi en haut. Je vais enfin pouvoir disparaître.

— Qui te dit que mourir c'est disparaître ?

Cette voix dans ma tête m'arrête net. Un pied dans le vide, un pied dans la tombe. Le temps se pose. Ce n'est pas moi, mais c'est forcément moi. Ce n'est pas ma voix, elle est douce, féminine. Je ne crois pas la connaître, mais elle m'est familière. Son petit air de défi me fait prendre quelques secondes pour lui répondre.

Les morts n'existent plus. On ne les voit plus, on ne les entend plus, ils ne sont plus là, donc ils ont disparu. Mourir c'est disparaître.

— Pour les Vikings, on dit que les morts qui ne tombent pas au combat finissent au Helheim, un monde dont tu ne peux pas revenir, sous la terre.

S'il y avait une quelconque vérité là-dedans, ils ne se seraient pas fait anéantir.

— Le Coran dit que tu dois attendre le jugement dernier pour savoir si tu vas en enfer ou au paradis.

Combien de temps avant le jugement dernier ?

— Pour les Bouddhistes, à la mort de ton corps actuel tu te réincarneras, et cela dépendra de ton karma.

Je ne veux pas devenir une fourmi.

— Les morts ne sont pas là, mais invisibles, ils peuvent être partout, en tout temps, personne ne le sait.

Elle me fait douter, un signal d'urgence de dernière minute, une décharge de survie dans mes neurones. Elle a raison, les risques s'accumulent. Je pourrais disparaître de ce monde pour me retrouver quelque part de pire. La terre vaut-elle l'enfer ? Les temps peuvent être doux ici, seule ma vie ne l'est pas.